

gon de prendre tout ce qu'elles avaient et de sauver la vie à Mouffette; mais il leur répondit que cela ne dépendait point de lui, et que le dragon était trop opiniâtre et trop friand; que lorsqu'il avait en tête de manger quelque bon morceau, tous les dieux ensemble ne lui en ôteraient pas l'envie; qu'il leur conseillait en ami de faire la chose de bonne grâce, parce qu'il en pourrait encore arriver de plus grands malheurs. A ces mots, la reine s'évanouit, et la princesse en aurait fait autant, s'il n'eût fallu qu'elle secourût sa mère.

Ces tristes nouvelles furent à peine répandues dans le palais et dans la ville, que l'on n'entendit que des pleurs et des gémissements, car Mouffette était adorée. Le roi ne pouvait se résoudre à la donner au géant, et celui-ci, qui avait déjà attendu plusieurs jours, commençait à se lasser, et adressait des menaces terribles. Cependant le roi et la reine disaient :

— Que peut-il nous arriver de pis? Quand le dragon du lac viendrait nous dévorer, nous ne serions pas plus affligés; si l'on met notre Mouffette en pâté, nous sommes perdus!

Là-dessus le géant leur dit qu'il avait reçu des nouvelles de son maître, et que si la princesse voulait épouser un neveu qu'il avait, il consentait à la laisser vivre; qu'au reste, ce neveu était beau et bien fait, qu'il était prince, et qu'elle pourrait vivre fort contente avec lui.

Cette proposition adoucit un peu la douleur de leurs majestés. La reine parla à la princesse; mais elle la trouva

beaucoup plus éloignée de ce mariage que de la mort :

— Je ne suis point capable, lui dit-elle, madame, de conserver ma vie par une perfidie; vous m'avez promise au prince Moufy, je ne serai jamais à un autre. Laissez-moi donc mourir : la fin de ma vie assurera le repos de la vôtre.

Le roi survint et dit à sa fille tout ce que la plus forte tendresse peut imaginer. Elle demeura ferme dans ses sentiments, et enfin il fut résolu de la conduire sur le haut d'une montagne, où le dragon du lac devait venir la prendre.

On prépara tout pour ce triste sacrifice. Quatre cents jeunes filles s'habillèrent de longs habits blancs, et se couronnèrent de cyprès pour l'accompagner : on la porta dans une litière de velours noir découverte, afin que tout le monde vît ce chef-d'œuvre des dieux; ses cheveux étaient épars sur ses épaules; une couronne de jasmin, mêlé de quelques soucis, ceignait son front résigné. Elle ne paraissait touchée que de la douleur du roi et de la reine, qui la suivaient accablés de la plus profonde tristesse. Le géant, armé de toutes pièces, marchait à côté de la litière où était la princesse, et la regardait d'un œil avide comme s'il eût dû en manger sa part; l'air retentissait de soupirs et de sanglots, le chemin était inondé des larmes que l'on répandait.

— Ah! Grenouille, Grenouille! s'écriait la reine, vous m'avez bien abandonnée! Hélas! pourquoi me donniez-vous votre secours dans la sombre plaine, puisque vous

me le déniez à présent? Que je serais heureuse d'être morte alors! je ne verrais pas aujourd'hui toutes mes espérances déçues! je ne verrais pas ma chère Mouffette sur le point d'être dévorée.

Pendant qu'elle se lamentait ainsi, on avançait toujours, quelque lentement qu'on marchât, et enfin on se trouva au haut de la fatale montagne. En ce lieu, les cris et les pleurs redoublèrent. Bientôt le géant convia tout le monde à faire ses adieux et à se retirer.

Le roi et la reine s'étant éloignés, montèrent sur une autre montagne avec toute leur cour, pour voir de là ce qui allait arriver à la princesse. Ils ne restèrent pas longtemps sans apercevoir en l'air un dragon qui avait près d'une demi-lieue de long; bien qu'il eût six grandes ailes, il ne pouvait presque voler, tant son corps était pesant, tout couvert de grosses écailles bleues et de longs dards enflammés; sa queue faisait cinquante anneaux et demi; chacune de ses griffes était de la grandeur d'un moulin à vent, et l'on voyait dans sa gueule béante trois rangées de dents aussi longues que celles d'un éléphant.

Mais pendant qu'il s'avancait, la chère et fidèle Grenouille, montée sur un épervier, vola rapidement vers le prince Moufy. Elle avait son chaperon de roses; aussi quoique le prince fût enfermé dans son cabinet, elle y entra sans clef.

— Que faites-vous ici? lui dit-elle; Mouffette est dans ce moment exposée à la mort la plus cruelle! Voici une

feuille de rose : en soufflant dessus, j'en fais un cheval qui va vous transporter près d'elle.

Il parut aussitôt un cheval tout vert; il avait douze pieds et trois têtes; l'une jetait du feu, l'autre des bombes, et l'autre des boulets de canon. La Grenouille donna au prince une épée qui avait dix-huit aunes de long, et qui était plus légère qu'une plume; elle le revêtit d'un seul diamant dans lequel il entra comme dans un habit, et bien qu'il fût plus dur qu'un rocher, il était si flexible qu'il ne le gênait en rien.



— Partez, lui dit-elle, courez, volez à la défense de ce que vous aimez; quand vous aurez délivré la princesse, faites-lui savoir la part que j'ai prise à son salut.

— Généreuse fée, s'écria le prince, je ne puis à présent vous témoigner toute ma reconnaissance; mais je me déclare pour jamais votre esclave très fidèle.

Il monta sur le cheval aux trois têtes, qui aussitôt se mit à galoper de ses douze pieds, et faisait plus de diligence que trois des meilleurs chevaux, de sorte que ce prince arriva en peu de temps au haut de la montagne, où il vit sa chère princesse toute seule et l'affreux dragon prêt à la dévorer. Alors le cheval vert se mit à jeter du feu, des bombes et des boulets de canon, qui déconcertèrent le monstre : vingt coups de ces boulets lui entamèrent un peu

les écailles, et les bombes lui crevèrent un œil. Il devint furieux, et voulut se jeter sur le prince; mais l'épée de dix-huit aunes était d'une si bonne trempe, que Moufy la maniait comme il voulait, la lui enfonçant quelquefois jusqu'à la garde, ou s'en servant comme d'un fouet. Le prince n'aurait pourtant pas laissé de sentir ses griffes, sans l'habit de diamant qui était impénétrable.

Le roi et la reine commencèrent à sentir dans leur cœur quelques rayons d'espérance, car il était fort extraordinaire de voir un cheval à trois têtes, à douze pieds, qui jetait feu et flammes, et un prince dans un étui de diamants, armé d'une épée formidable, venir dans un moment si nécessaire, et combattre avec tant de valeur. Le roi mit son chapeau sur sa canne, et la reine attacha son mouchoir au bout d'un bâton, pour faire des signes au prince et l'encourager. Toute leur suite en fit autant. En vérité, il n'en avait pas besoin; son cœur tout seul et le péril où il voyait Mouffette suffisaient pour l'animer.

La terre était couverte des dards, des griffes, des cornes, des ailes et des écailles du dragon; son sang coulait par mille endroits.

Enfin le monstre perdit ses forces; il tomba, et le prince lui donna un coup dans le ventre, qui lui fit une épou-



vantable blessure; mais, ce qu'on aura peine à croire, et ce qui est pourtant aussi vrai que le reste de ce conte, c'est qu'il sortit, par cette large blessure, un prince le plus beau et le plus charmant que l'on ait jamais vu: son habit était de velours bleu à fond d'or, tout brodé de perles; il avait sur la tête un petit morion à la grecque, ombragé de plumes blanches. Il accourut aussitôt les bras ouverts pour embrasser le prince Moufy.

— Que ne vous dois-je pas, mon généreux libérateur! lui dit-il. Vous venez de me délivrer de la plus affreuse prison où jamais un souverain puisse être renfermé: j'y avais été condamné par la fée Lionne, et il y a seize ans que j'y languis. Son pouvoir était tel, que, malgré ma propre volonté, elle me forçait à dévorer cette belle princesse; menez-moi à ses pieds, pour que je lui explique mon malheur.

Le prince Moufy, surpris et charmé d'une aventure si étonnante, ne voulut céder en rien aux civilités de ce prince; ils se hâtèrent de joindre la belle Mouffette, qui rendait de son côté mille grâces aux dieux pour un bonheur si inespéré.

Le roi, la reine et toute la cour étaient déjà auprès d'elle; chacun parlait à la fois, personne ne s'entendait, l'on pleurait presque autant de joie que l'on avait pleuré de douleur. Enfin, pour que rien ne manquât à la fête, la bonne Grenouille parut en l'air, montée sur un épervier qui avait des sonnettes d'or aux pieds.

Lorsqu'on entendit *drelin dindin*, chacun leva les yeux;

l'on vit briller le chaperon de roses comme un soleil, et la Grenouille était aussi belle que l'aurore.

La reine s'avança vers elle, et la prit par une de ses petites pattes. Aussitôt la sage Grenouille se métamorphosa, et parut sous les traits d'une belle reine.

— Je viens, s'écria-t-elle, pour couronner la fidélité de la princesse Mouffette. Son exemple est rare dans le siècle où nous sommes; mais il le sera bien davantage dans les siècles à venir.

Elle prit aussitôt deux couronnes de myrthe qu'elle mit sur la tête des deux futurs époux, et, frappant trois coups de sa baguette, tous les os du dragon s'élevèrent pour former un arc de triomphe, en mémoire du grand événement qui venait de se passer.

FIN.



Les Aventures de Fleur-de-Lys. . . . .	1
L'Eau qui danse, la Pomme qui chante, et l'Oiseau qui dit tout. . . . .	61
L'Aigrette de Diamants. . . . .	147
La Mule de Cristal. . . . .	165
Les Sept Dormants. . . . .	197
La Conquête de la Montagne de Glace. . . . .	247
L'Oiseau Noir et le Géant Vert. . . . .	303
Le Royaume des Bambins. . . . .	337
La Lampe Mystérieuse. . . . .	373
Le Lac de Vif Argent. . . . .	385

FIN DE LA TABLE.

CENTRAL MACHINA

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. BELIN-LEPRIEUR FILS,  
Rue de la Monnaie, 11.

